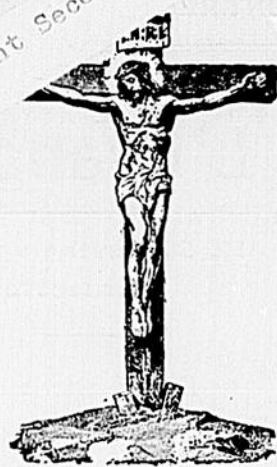


L'Enseignement Secondaire
au Canada



La Croix

Samedi, 6 Août, 1927 - vol. XXV - No 9

Tél. Main 0717

Abonnement

Payable d'avance
et recouvrable à Montréal
MONTREAL ET BANLIEUE
(par la poste)
1 an \$2.50; 6 mois \$1.25

CANADA
1 an \$2; 6 mois \$1.00
ETATS-UNIS
1 an \$2.25; 6 mois \$1.25
Un numéro, 5 sous

JOSEPH BEGIN, directeur
Montréal, 222, Notre-Dame Est
CASE POSTALE 1329

RELIGION, QUESTIONS SOCIALES, ECONOMIE POLITIQUE, SCIENCES, ARTS, LITTERATURE, AGRICULTURE, ENSEIGNEMENT,

Une infamie

Sous la rubrique «la mortalité infantile chez les Juifs et chez les Chrétiens», le *Devoir* du 5 août dit que nos mères canadiennes-françaises manquent volontairement à leur obligation naturelle d'allaiter leurs enfants. Il laisse odieusement à entendre qu'elles en ont la puissance physique, mais qu'elles ne le font pas pour se donner plus de liberté, etc.

Conséquence. ajoute-t-il : «Il est mort en 1926 à Montréal 2124 enfants canadiens-français de moins d'un an dont l'allaitement maternel eut sauvé cinquante pour cent.»

Le même journal dit encore :

«Il y a à la base de notre haute mortalité infantile une cause morale qui pourrait être dénoncée avec plus d'effet par le prêtre que par le médecin ou la garde-malade visiteuse à domicile. La mère doit sauver le corps et l'âme de son enfant. Et elle perd presque infailliblement la vie physique de celui-ci en se soustrayant à certaines obligations salvatrices...»

«C'est, dira-t-on, une affaire d'éducation. Oui, mais bien plus d'éducation morale que d'éducation hygiénique.»

Et le plus odieux de l'article du *Devoir*, c'est que son auteur, comme pour mieux bafouer et humilier nos courageuses mères, rabaisse leur moralité au-dessous de celle des juives. Lisons-le :

«Voulant sauver son enfant, le voulant intelligemment, la mère juive en prend les moyens et elle donne en cela un exemple de dévouement et de charité maternels dont peuvent faire leur profit les chrétiens.»

Il y en a ainsi deux grandes colonnes et un tiers.

Il est impossible d'insulter plus profondément et plus bêtement toute notre race.

A l'encontre de la calomnie du *Devoir*, nous savons et nous devons proclamer avec toute l'énergie dont nous sommes capable que les mères canadiennes - françaises, à quelques exceptions près, nourrissent leurs enfants aussi longtemps qu'elles en ont la puissance physique.

Mais chez un grand nombre cette puissance manque totalement après deux ou trois mois d'allaitement. Et c'est avec douleur que la mère canadienne-française se voit alors obliger de sevrer son bébé.

C'est pour elle une inéluctable nécessité dont elle souffre.

Ah! avec quel dévouement, avec quel amour elle continuerait à nourrir son dernier né, si elle le pouvait!

Cette impuissance de la mère vient, cela va sans le dire, de sa faiblesse physique.

Médecins, voulez-vous endiguer efficacement la mortalité infantile?

Donnez d'abord vos conseils et vos soins aux jeunes filles qui se destinent au mariage et aux jeunes mères.

Plus leur santé sera robuste, plus elles seront capables d'allaiter leurs enfants et plus ceux-ci seront robustes à leur tour.

Mère débile, enfant débile. Mère forte, enfant fort.

Il faut commencer par entourer les mamans de mille attentions.

Et parmi ces mille attentions, il y en a une surtout que les médecins et les corps publics qui s'intéressent à l'avenir de notre race ont négligé, c'est celle d'une bonne et saine nourriture.

Bossuet note dans son Discours sur l'Histoire Universelle que les peuples anciens devaient leur longévité à leur abstinence presque complète de la chair animale. Ils étaient végétariens.

Et Bossuet constate que plus les hommes devinrent carnivores, moins leur vie fut longue.

Nous, Canadiens français, nous mangeons beaucoup trop de viande. C'est une erreur grossière de croire que le bœuf et le porc nourrissent mieux l'homme que les légumes.

Les simples petites lentilles sont plus substantielles.

Celui qui écrit ces lignes est un végétarien au sens ordinaire du mot

depuis trente-quatre ans.

A l'âge de vingt-un ans, sa santé était délabrée, son médecin ne lui donnait que quelques mois à vivre.

Jusqu'à là, comme tous les Canadiens, la base de sa nourriture avait été la chair animale.

Le passage de Bossuet rapporté plus haut fut pour lui toute une révélation.

Sans tarder, graduellement, il se mit au régime des légumes, des fruits, des oeufs et du lait.

Il ne tarda pas à reprendre vigueur.

Aujourd'hui sa santé est excellente. Son épouse, de même, est presque végétarienne. Leurs neuf en-

fants ont suivi leur exemple, et tous se portent aussi à merveille.

A noter que les Juifs, de par leur loi religieuse, ne mangent guère de viande. On trouvera là peut-être le secret de la fécondité et de la robustesse de leurs femmes.

Si nos Canadiens absorbaient moins de chair animale, ils s'en trouveraient bien mieux et leurs enfants de même.

Il appartient à nos médecins de mettre cette importante question à l'étude et de faire cesser les calomnies dont on couvre nos mères de famille, en leur prêtant une négligence criminelle à l'égard de leurs enfants.

Joseph Bégin

Madame Tardivel

Le 30 juillet, vers 5 heures du matin, nous recevions de Québec un message téléphonique nous apprenant la mort de Madame Tardivel.

Quoiqu'elle fût malade depuis un couple de mois, on ne prévoyait pas que sa fin fût si proche, car la veille elle avait causé gaiement avec les membres de la famille.

Elle avait 87 ans et 8 mois.

Madame Tardivel, était la fille de

feu Ambroise Brunelle, notaire, de Saint-Césaire, et l'épouse du toujours regretté Fondateur de la *Vérité*.

Sa mort évoque tout un passé dont s'honorent les catholiques du Canada, surtout ceux de langue française.

La Providence avait donné à Jules-Paul Tardivel une épouse digne de lui, une épouse qui sut partager à l'ombre du foyer le fardeau des vicissitudes qu'attiraient à son mari les combats continus qu'il livrait contre le mal et les malfaiteurs.

Elle voyait la main de Dieu partout, dans les revers comme dans les succès. A ses yeux, les uns et les autres étaient les instruments de la sagesse du Maître de toutes choses.

Même l'idée de la mort ne pouvait troubler sa paix.

Il y a quelques semaines, une grave affection cardiaque et une congestion pulmonaire la mirent à la porte de l'éternité. Elle reçut les derniers Sacrements et elle était prête à remettre son âme à Dieu.

Elle n'était qu'une épreuve. Elle revint vite presque à l'état où elle était avant cette alarme.

Regardant son dévoué médecin avec un léger sourire: «Vous auriez bien dû me laisser aller: j'étais prête.»

Mais Dieu avait accepté son premier sacrifice. Deux mois après, elle mourait presque subitement, sans manifester aucune crainte ni aucune souffrance.

De son mariage avec Jules-Paul Tardivel, sont nés quatre filles et un fils: Isabelle (Madame Magnan); Alice (Madame Héroux, décédée en 1908); Albertine (Madame Bégin); Paul qui succéda à son père à la *Vérité*, et Georgine (Madame Bazin).

Nous demandons à nos lecteurs d'avoir un pieux souvenir pour l'âme de celle qui fut comme une seconde mère pour nous.

Joseph Bégin

La campagne contre les Juifs dépend de la "Croix".

Plus la "Croix" sera lue, plus les Juifs reculeront.

Dans Québec, Montréal, Chicoutimi, Hall, Trois-Rivières, Lévis, Sorel, Kénogami, La Tuque et plusieurs autres villes, nous avons déjà fait de bons retranchements.

Mais il ne faudrait pas s'en tenir là.

Tous les Canadiens français sont intéressés à arrêter l'invasion des Juifs, mais tous n'y ont pas encore coopéré.

Votre tour est venu de faire votre part. La "Croix" est à votre disposition. Allons!

Pour 25 sous chacun, vous pouvez avoir 100 abonnements de trois mois à la "Croix", servis par la poste à chaque abonné.

Nous accueillerons favorablement toutes les propositions qui nous seront faites en vue d'empêcher les Juifs de s'emparer de notre province.

Les découvertes d'une oie

Les deux derniers numéros du *Monde Ouvrier* de Francq valent leur pesant d'or: l'oie y passe ses remarques et nous communique ses découvertes sur le cinéma.

Ces numéros m'ont appris qu'il n'y avait pas de mauvais livres, mais seulement des mauvais lecteurs, c'est-à-dire que Blum, Marguerite, Zola, etc., sont des auteurs vertueux; et que les sermons endorment les oies. Je dois avouer que

celle-ci ne m'a pas surpris: l'harmonie a toujours produit cet effet chez les animaux: les charmeurs de serpents domptent leurs vipères par la musique.

x x x

Ses découvertes sont beaucoup plus intéressantes: «Le cinéma repose».

Les médecins ont constaté le contraire bien des fois, chez les enfants notamment. Ces pauvres petits sortent des salles tout excités. D'ailleurs le bon sens est là: une forte tension nerveuse, une température écrasante ne reposent pas un homme. Ce n'est peut-être pas la même chose chez les oies!

Le cinéma est un agent de rectification historique, dit encore le *Monde Ouvrier* qui nous montre les réformateurs

sous son propre jour: ce furent tous des gens tolérants; jugez: les Huguenots français vendirent Calais à Elisabeth; es protestants d'Allemagne mirent leur pays à feu et à sang. Mais passons; le sens des mots ne doit pas être le même chez les oies que chez les hommes!

«Le cinéma est nécessaire à l'évolution d'un peuple.»

Jusqu'au commencement du siècle le Canada n'a pas évolué, le cinéma n'était pas répandu. Aujourd'hui il évolue: les vols et les maisons de prostitution se multiplient... et les oies du *Monde Ouvrier* s'en réjouissent!

x x x

«Le cinéma développe le sens artistique chez les jeunes gens.»

Les professeurs affirment qu'un «cœur de cinéma» est un cancre; mais les oies de Francq ont changé tout cela depuis!

x x x

Un point cependant n'a pas été résolu par le *Monde Ouvrier*:

«Les oiseaux s'accouplent, personne ne s'en scandalise. Pourquoi s'en scandaliser au scope?»

x x x

Il est temps qu'on ferme la boutique du *Monde Ouvrier*.

Paul Chabot

Note importante

POUR VOS IMPRIMÉS

Circulaires commerciales
Catalogues
En-têtes de comptes et de lettres, etc.,

Adressez-vous à l'Imprimerie de la "Croix", 222 Notre-Dame Est, Montréal.

Vous aurez un travail bien fait et à meilleur marché qu'ailleurs.

Disposant d'un grand local, nous pouvons entreprendre les travaux les plus considérables, tels que revues, journaux, brochures et livres.

NOS PRIX DÉFIENT TOUTE CONCURRENCE

Toute commande par la poste ou par le téléphone sera remplie tout comme si on venait en personne à nos bureaux nous la donner.

La "CROIX"

MONTREAL
222 Notre - Dame Est
Tél. MAIN 0717

Si vous avez des Juifs dans votre localité, faites-y lire la "Croix". C'est le meilleur moyen de les en chasser. Pour 100 abonnements de trois mois, 25 sous chacun.

La reculade de Ford

Presque tous les quotidiens ont publié la reculade de Ford devant les Juifs.

Naturellement ils ne l'ont fait suivre d'aucun commentaire, les uns par lâcheté les autres par ignorance.

J'eus d'abord l'impression que la dépêche concernant cette reculade était lancée par des agences juives. La chose ne serait pas nouvelle: la gifle donnée à l'ambassadeur français à Berlin, gifle qui causa la guerre de 1870 où les Juifs avec Gambetta s'emparèrent du pouvoir, en France ne s'est jamais donnée ailleurs que sur les fils de la télégraphie et dans l'imagination de quelques-uns.

Je soupçonne ensuite Ford d'avoir besoin des Juifs pour parvenir à la présidence; il paraît que je n'aurais pas tort. Les journaux nous apprennent déjà que la presse de Hearst prélué à la campagne présidentielle en faveur du roi de l'automobile:

Je crains fort qu'il n'échoue.

Il y a quelques années, Ford arrêta sa propagande antisémite. On chuchota qu'il voulait se faire élire président de la République, qu'il voulait établir des usines en Hambourg et que pour cela le concours de la puissance juive lui était nécessaire. Quand il brigua la présidence, les Juifs firent échouer sa candidature.

Aujourd'hui le juif philanthrope Julius Rosenwald vient nous dire que le «spirit of forgiveness is not entirely a Christian virtue but is equally a Jewish virtue.» (Star 8/7 1927)

Quoi qu'il en soit, le geste de Ford est classique autant que regrettable.

Depuis Woodrow Wilson, tout président des E. U. s'enchasse de Juifs. L'Israélite Morgenthau fut le trésorier et l'un des principaux membres du comité électoral qui soutint la candidature de Wilson à la présidence. Wilson, entouré du rabbin Stephen Wise, de Jacob Schiff, de Warburg et d'autres de même acabit, ne cessa de défendre et d'exalter la race juive.

Harding et Coolidge suivirent la même politique.

«En l'honneur du «Rosh Hoshana» premier de l'an Juif 5684 (1923), le président Coolidge a cru devoir adresser ses félicitations aux communautes juives des Etats-Unis et d'offrir ses «hommages à la merveilleuse culture nationale, au spiritualisme, au splendide patrimoine de commandement du peuple juif.»

Il est regrettable en ce sens que les Juifs coulent la personnalité de Ford. Jusqu'à date le roi de l'automobile était le seul millionnaire qui tint tête aux Israélites. En vain tentèrent-ils de boycotter ses usines, de débaucher ses ouvriers, de faire tomber son journal par des démarches auprès des agences de distribution, Ford résista. Aujourd'hui, pour satisfaire une petite vanité, le roi de l'automobile s'excuse d'un si noble passé.

Pour le récompenser on l'invite au banquet donné en l'honneur du Juif Levine, actuellement poursuivi pour 800,000 piastres par le gouvernement américain pour vol sur les fournitures de guerre.

Paul Chabot

ZIG ZAG

M. Nozière de son vrai nom Weill, auteur et critique dramatique, vient d'être promu officier de la Légion d'honneur, et nous ne parlons plus des chevaliers juifs créés à chaque promotion. Trente-deux membres du Consistoire juif de France, sur quarante-sept, ont été décorés par la république dite française.

LE SECRET DE L'INFLUENCE

Dans un récit de Tite-Live, les légionnaires romains partant pour je ne sais quel combat, les magistrats de la Cité leur donnent cet encouragement qui tient à la fois du souhait et du mot d'ordre: «Ire fortes, ire felices jubent... Nous vous commandons d'aller en hommes vaillants et en soldats heureux.»

A la génération qui monte, ne faut-il pas souhaiter à notre tour la vaillance et le succès?

Dans ses rangs, nous ne doutons pas qu'une élite, digne de nos vœux, les accueille avec une généreuse ardeur.

Elle est formée de ceux qui, abordant la vie avec un peu d'idéal au fond de leur âme, sont pénétrés du désir de la vivre comme elle mérite d'être vécue et de l'utiliser.

Nous les reconnaissons à leurs aspirations, à leur volonté de ne pas laisser sans emploi les richesses qu'ont accumulées dans leurs mains une forte éducation et de longues traditions familiales.

Déjà, nous saluons en eux de jeunes chefs.

x x x

Encore, cependant, faudrait-il qu'ils se fassent admettre comme tels. Et peut-être convient-il de les en avertir tout de suite: ce n'est pas toujours chose facile.

A notre époque surtout, l'influence est le fruit d'une conquête.

Pour cette conquête, je ne connais guère que deux armes sûres: la compétence et le caractère.

Ne parlons, si vous voulez, que de la première.

Elle est indispensable.

Quelqu'un écrivait récemment:

«La crise sociale a pu apparaître en un moment comme une crise d'estomacs vides; elle se complique aujourd'hui d'une crise de confiance.»

S'il y a du vrai dans cette réflexion, c'est donc à regagner la confiance des masses que les élites doivent s'employer.

Elles ne le feront qu'en s'imposant par leur valeur.

Et voilà pourquoi, en entourant de nos vœux cette jeunesse qui sort de nos écoles nous lui ferons une demande:

Ne considérez pas, lui dirons-nous, vos diplômes comme une fin; ils ne sont qu'un point de départ.

Munis des méthodes intellectuelles ou du bagage littéraire ou scientifique dont vos maîtres vous ont pourvus, c'est l'heure maintenant de travailler à cultiver votre valeur personnelle.

Devenez même, s'il se peut, des hommes éminents, c'est-à-dire qui dépassent les autres par l'étendue et la solidité de leur savoir.

Il y en a dans tous les milieux. Commencez par le devenir dans votre profession.

C'est véritablement dans la mesure où vous enrichirez votre valeur professionnelle que nous pouvons vous dire: L'avenir est à vous!

Là est l'origine de toute saine influence.

Car c'est un fait incontestable que l'expérience vous démontrera chaque jour: les hommes, plus que jamais, ont tendance à n'accorder d'estime qu'à ceux qui tiennent avec honneur, avec sérieux et avec succès une situation précise.

«Un métier, quel qu'il soit, a écrit un jour Maurice Barrès, fait à notre personnalité un fondement solide...»

Et il ajoutait presque aussitôt: «Il est, en outre, toute une précieuse réserve de connaissances et d'émotions.»

Par là, sans doute, voulait-il démontrer que la conquête d'une profession ne nuit en rien aux rêves les plus brillants que notre esprit peut faire quand il est exilé par des ambitions d'un autre ordre,

même littéraires ou artistiques.

A plus forte raison par des ambitions d'apostolat social!

La discipline du métier est une trop saine école!

En vous engageant à vous y soumettre, au moment où, selon le mot de saint François de Sales, vous allez prendre la haute mer du monde, nous rejoignons le souhait de Tite-Live: *Ire fortes et felices jubent.*

LE REGNE DES JUIFS A MOSCOU

La Gazette de Lausanne publie ces mots d'un voyageur qui débarque de Moscou où règnent les Juifs:

«Je suis arrivé à Moscou au moment où commencent les arrestations en masse des contre-révolutionnaires et des personnes mêlées à l'activité de l'opposition communiste. A Moscou seule on a arrêté et emprisonné plus de douze mille personnes, les arrestations eurent lieu surtout dans les environs des rues Nikitska et Twerskaya, où habitent les maigres restes des intellectuels russes. Dans les prisons soviétiques sont entassés des milliers de personnes qui s'occupaient d'un petit commerce et même des chômeurs. Pour le transport des prisonniers à la place Loubyanka, où se trouve l'office central de la G. P. U., on utilise une grande automobile, munie de grilles doubles et connue sous le nom de «corbeau noir». Il est bien difficile de trouver maintenant à Moscou une entreprise de commerce ou un magasin privé. Le commerce tout entier est de nouveau concentré dans les grands magasins de l'Etat, tels que «Moselprom», «Moskwocheweg», «Kommunar», «Guize», etc., libérés de tout impôt, tandis que les rares commerçants privés sont étranglés par les taxes exagérées ou ruinés par les poursuites contre les «spéculateurs», poursuites qui aboutissent presque toujours à la saisie des marchandises et à la fermeture des magasins. Comme au temps de la guerre civile, les agents de la G. P. U., dissimulés sous le nom d'inspecteurs des immeubles ou de membres de l'administration locale, ont le droit de visiter à domicile à toute heure du jour ou de la nuit. Et il suffit que quelque chose paraisse suspect à un de ces messieurs (soit votre habillement ou le nombre de vos sièges) pour qu'on vous embarque dans le «corbeau noir» qui vous conduira à la Loubyanka, d'où dans le cas le plus favorable, on vous expédiera aux îles Solovetski, dans la mer Blanche.

«Avec une régularité effroyable, les journaux soviétiques publient les condamnations à mort et les exécutions effectuées. On tue partout: dans les grands centres, dans les petits villages et jusque dans les localités les plus écartées de la grande vie politique.»

«Avec une régularité effroyable, les journaux soviétiques publient les condamnations à mort et les exécutions effectuées. On tue partout: dans les grands centres, dans les petits villages et jusque dans les localités les plus écartées de la grande vie politique.»

«Avec une régularité effroyable, les journaux soviétiques publient les condamnations à mort et les exécutions effectuées. On tue partout: dans les grands centres, dans les petits villages et jusque dans les localités les plus écartées de la grande vie politique.»

«Avec une régularité effroyable, les journaux soviétiques publient les condamnations à mort et les exécutions effectuées. On tue partout: dans les grands centres, dans les petits villages et jusque dans les localités les plus écartées de la grande vie politique.»

«Avec une régularité effroyable, les journaux soviétiques publient les condamnations à mort et les exécutions effectuées. On tue partout: dans les grands centres, dans les petits villages et jusque dans les localités les plus écartées de la grande vie politique.»

«Avec une régularité effroyable, les journaux soviétiques publient les condamnations à mort et les exécutions effectuées. On tue partout: dans les grands centres, dans les petits villages et jusque dans les localités les plus écartées de la grande vie politique.»

«Avec une régularité effroyable, les journaux soviétiques publient les condamnations à mort et les exécutions effectuées. On tue partout: dans les grands centres, dans les petits villages et jusque dans les localités les plus écartées de la grande vie politique.»

«Avec une régularité effroyable, les journaux soviétiques publient les condamnations à mort et les exécutions effectuées. On tue partout: dans les grands centres, dans les petits villages et jusque dans les localités les plus écartées de la grande vie politique.»

«Avec une régularité effroyable, les journaux soviétiques publient les condamnations à mort et les exécutions effectuées. On tue partout: dans les grands centres, dans les petits villages et jusque dans les localités les plus écartées de la grande vie politique.»

«Avec une régularité effroyable, les journaux soviétiques publient les condamnations à mort et les exécutions effectuées. On tue partout: dans les grands centres, dans les petits villages et jusque dans les localités les plus écartées de la grande vie politique.»

«Avec une régularité effroyable, les journaux soviétiques publient les condamnations à mort et les exécutions effectuées. On tue partout: dans les grands centres, dans les petits villages et jusque dans les localités les plus écartées de la grande vie politique.»

«Avec une régularité effroyable, les journaux soviétiques publient les condamnations à mort et les exécutions effectuées. On tue partout: dans les grands centres, dans les petits villages et jusque dans les localités les plus écartées de la grande vie politique.»

«Avec une régularité effroyable, les journaux soviétiques publient les condamnations à mort et les exécutions effectuées. On tue partout: dans les grands centres, dans les petits villages et jusque dans les localités les plus écartées de la grande vie politique.»

«Avec une régularité effroyable, les journaux soviétiques publient les condamnations à mort et les exécutions effectuées. On tue partout: dans les grands centres, dans les petits villages et jusque dans les localités les plus écartées de la grande vie politique.»

«Avec une régularité effroyable, les journaux soviétiques publient les condamnations à mort et les exécutions effectuées. On tue partout: dans les grands centres, dans les petits villages et jusque dans les localités les plus écartées de la grande vie politique.»

«Avec une régularité effroyable, les journaux soviétiques publient les condamnations à mort et les exécutions effectuées. On tue partout: dans les grands centres, dans les petits villages et jusque dans les localités les plus écartées de la grande vie politique.»

AUTOUR DU MONDE

Le nombre des faillites augmente aux Etats-Unis

D'après des statistiques officielles, il apparaît aujourd'hui qu'à la fin du deuxième trimestre de l'année 1927, il y eut aux Etats-Unis 5653 faillites représentant un passif total de 125 millions de dollars.

Dans la période correspondante de l'année 1926, il y avait eu 5,395 faillites représentant un passif total de 101 millions de dollars.

Le culte du célibat et l'amour du mariage

Il y a, à Chicago, environ 110 jeunes filles millionnaires qui ne veulent pas se marier.

Les prétendants sont nombreux, mais aucun n'est agréé parce que ces jeunes millionnaires infortunées s'imaginent qu'on les recherche à cause de leur argent.

Elles devraient aller chez les Bédouins de la Palestine. Un cirque, qui s'y risque, s'est vu bientôt découronné de son étoile qu'un émigré épousa. Et comme, l'un après l'autre, les danseuses et les écuyères disparaissaient, le consul anglais, inquiet de ces mariages précipités, décida de rapatrier la troupe. Mais les Bédouins firent une attaque pour empêcher les derniers débris d'échapper à leurs prétentions matrimoniales.

Aucune préoccupation d'argent... le culte idéal de la force, de la beauté et du cerceau. Voilà des maris tout trouvés pour les désenchantées de Chicago!

UN MONASTÈRE DE COMTEMPLATIVES AU CAP-DE-LA-MADELEINE

L'automne dernier, la nouvelle que les Carmélites, d'abord, puis, les Servantes de Jésus-Marie, devaient fonder un monastère au Cap-de-la-Madeleine, a fait son tour de presse. Ce n'était encore qu'une rumeur. Mais le vieux proverbe est toujours vrai: il n'y a pas de fumée sans feu.

De fait, la question était sérieusement à l'étude, puisque, depuis, il a été annoncé officiellement que le Carmel de St-Boniface du Manitoba se transporterait, dans un avenir assez rapproché, aux Trois-Rivières, et que, d'autre part, grâce aux bienveillantes approbations des autorités religieuses en cause, les Soeurs Servantes de Jésus-Marie, de Hull, viendraient, en septembre prochain, s'établir à proximité du Sanctuaire pour y prier et faire pénitence en faveur de notre Oeuvre Mariale.

Déjà, à cette fin, elle ont acquis un splendide terrain, sur la pointe Sud formée par les deux branches du ruisseau du Moulin qui contourne le parterre de Notre-Dame du Cap. La Mère Servante Générale, de concert avec son Econome Générale et la future Mère Servante du nouveau Monastère, y surveille depuis plus d'un mois la construction d'une chapelle annexée à la maison qu'elles ont achetée et aménagée pour recevoir au moins une dizaine de religieuses cloîtrées.

Epuisé par la construction d'une maison-mère convenable, le trésor commun de la congrégation naissante ne pourrait qu'à force d'économie suffire aux déboursés considérables requis pour la nouvelle fondation. Aussi bien nous faisons appel à tous ceux qui saisissent l'importance, pour le pèlerinage de Notre-Dame du Cap, de la prière et de la pénitence en faveur des

pauvres pécheurs, des malades et des infirmes, qui se recommandent à la toute-puissance suppliante de la très Sainte Vierge, de daigner de quelque façon leur venir en aide.

Voici quelle sera leur adresse:

Les Soeurs Servantes de Jésus-Marie, Cap-de-la-Madeleine, Comté de Champlain, P. Q.

Les Annales de N.-D. du Cap

Nicolas II et les Juifs

Les autorités soviétiques viennent de découvrir à Gatchina et de publier à Pétrograd 29 lettres adressées par Nicolas II à sa mère en 1905 et 1906, durant la première Révolution. Le tsar y constate que 90 0/0 des perturbateurs sont des Juifs: d'où la violence spontanée des pogroms par lesquels la réaction politique et la fidélité du peuple russe envers le souverain répondirent alors à cette offensive. Naturellement les bourreaux actuels de la Russie, tout couverts de sang de millions de victimes, s'indignent de cette clairvoyance, et la presse juive soi-disant conservatrice fait écho de toutes parts à la clameur des Juifs rouges de Moscou. Elle voit, pour la centième fois, dans ces lettres, la preuve de «la mentalité étroite du dernier tsar».

Hélas! si seulement l'énergie de caractère de ce pauvre honnête homme avait égalé sa médiocre clairvoyance, la meute aboierait moins fort aujourd'hui contre sa mémoire.

L'Evangile

IX Dimanche après la Pentecôte

Evangile selon S. Luc


En ce temps-là, Jésus, étant arrivé près de Jérusalem, et apercevant cette ville, pleura sur elle et dit: Ah! si du moins en ce jour qui t'est encore donné, tu savais ce qui peut te procurer la paix! mais tout cela est maintenant caché à tes yeux. Aussi viendra-t-il des jours malheureux pour toi où tes ennemis t'environneront de tranchées. L'enfermeront et te serrent de toutes parts, te détruiront entièrement, toi et tes enfants qui sont dans ton enceinte, et ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas su connaître le temps où Dieu t'a visité. Etant ensuite entré dans le temple, il se mit à chasser les vendeurs et les acheteurs, en leur disant: Il est écrit: Ma maison est la maison de la prière et vous en avez fait une caverne de voleurs. Et il enseignait tous les jours dans le Temple.

Le calendrier de la semaine

Dimanche, 7 août. — IX Pentecôte.
Lundi, 8. — S. Cyrille et ses comp. mm.
Mardi, 9. — S. Jean Baptiste M. Vianney, c.
Mercredi, 10. — S. Laurent, diacre et m.
Jeudi, 11. — Ste Philomène, v. et m.
Vendredi, 12. — Ste Claire, v.
Samedi, 13. — SS. Hippolyte et Cassien. mm.

EXAMEN DE LA VUE

Lunettes ET Lorgnons Téléphone Est 0989



ALPONSE L. PHANEUF
OPTOMETRISTE-OPTICIEN

LUNETTES ELEGANTES

PROMPTE LIVRAISON - - - - - PRIX MODERES

1767 rue SAINT-DENIS MONTRÉAL
Tout près de la rue Ontario

L'ASSOCIATION DES PATRIOTES

Bureau-chef: 222 Notre-Dame Est, Montréal

BUT

L'association des Patriotes veut substituer à la Confédération actuelle une Constitution politique pour le Bas-Canada, comprenant les provinces de Québec, Nouvelle-Ecosse, Nouveau-Brunswick et Ile-du-Prince-Edouard, et une autre Constitution politique pour le Haut-Canada, comprenant les provinces d'Ontario, Manitoba, Alberta, Saskatchewan, Colombie-Anglaise et les Territoires.

Ces deux pouvoirs ou gouvernements seront parfaitement indépendants l'un de l'autre; ils auront le droit souverain de signer des traités de commerce avec les pays étrangers et de légiférer sur toutes les matières publiques: droit civil, droit criminel, commerce, finances, tarif, chemins de fer, canaux, marine, milice, défense nationale, immigration, travaux publics, agriculture, colonisation, instruction publique, mines, forêts, etc.

Ils reconnaîtront, comme aujourd'hui, la Couronne d'Angleterre, espérant que celle-ci leur donnera bientôt leur complète liberté.

Conditions de l'admission des Membres

L'admission des membres est gratuite.

Il suffit à l'aspirant d'avoir 21 ans révolus et d'envoyer son nom et son adresse au bureau-chef, 222 Notre-Dame Est, Montréal.

Une carte d'admission sera aussitôt donnée au nouveau membre.

On trouvera ci-bas une formule de demande d'inscription.

Toute admission est sujette à l'approbation du Bureau-chef.

(DEMANDE D'ADMISSION)

A l'Association des Patriotes,
222, Notre-Dame Est, Montréal.

Messieurs,

Veillez m'inscrire au nombre des membres de l'Association des Patriotes et m'envoyer une carte d'admission.

Nom

Adresse

Profession

La Croix, fondée en 1903, est le plus vieux journal hebdomadaire publié en langue française à Montréal.

Feuilleton de la "Croix".— 8

ALAIN ET VANNA

Par
M. REYNÈS - MONLAUR

(Suite)

Donc, au grand ébahissement de la foule, Balthazar tira de ses trésors, devant la crèche, un éléphant en verre clair, un chameau fleurant l'ambre, et maintes autres bêtes féroces et sarrasinoises, parfaitement bien décrites et représentées. Il est vrai que ce mage portait, à s'y méprendre, l'armure de Mgr Thibault, à la large croix tachée de sang; mais ce bon croisé ne faisait-il pas bien en Terre Sainte? Et qui le Seigneur s'attendait-il à voir à la crèche, sinon ceux qui se battaient pour lui?

Les fêtes passèrent et les jours trop lents au gré d'Alain. La vie régulière reprit son cours. Il eut désormais son escabeau près de celui de Giovanna, sa feuille de parchemin à côté de la sienne. Impossible pour Sardello de se mettre entre eux, la table était trop petite, et l'humeur de l'artiste trop vagabonde.

Peu à peu, le florentin s'habitua à laisser au page un des évangélistes à terminer, se réservant lui-même, pour les figures et les portraits, celui du roi Loys, qu'il voulait peindre près des pauvres, comme Alain le lui décrivait dans son enthousiaste amour.

Lorsque Alain, en entrant, refermait la porte de la petite demeure, au seul accueil de Vanna, tournée à demi pour sourire, il n'y avait pas en lui une goutte de sang qui ne tremblât, selon la stance d'Alighieri, dans la *Vita Nuova*. Mais cet émoi lui-même s'endormait dans la succession des jours. Alain se regardait, humble et indigne, au seuil du paradis; des fleurs riaient à ses yeux, dans son rêve, comme dans les pages des missels; les anges glissaient sous les arbres de songe; le regard virginal et fier de Vanna chassaient toutes les ombres, avivait en lui toutes les clartés; et rien n'était plus propre à garder ces visions, que la maison ogivale accrochée au flanc de la vieille église, bercée de ses orgues, embaumée de son encens.

Déjà les moindres choses prenaient dans ce culte silencieux des douceurs étranges; un trait qu'elle dessinait rapidement sur la page, un pli de son voile, ou le chapel de fleurs qu'elle mettait aux fêtes, un mot sur ses souvenirs de l'abbaye, sur ses occupations journalières. Tout était limpide en elle, et simple; cette simplicité mettait un charme à chaque mot, à chaque geste.

Un soir, un orage éclata, se prolongea longtemps. Cet orage s'annonçait depuis le matin. Alain n'avait eu qu'une pensée: arriver avant la pluie pour que Sardello ne s'étonnât pas de son zèle. Cet après-midi, on ne fit pas grand-chose dans l'atelier de l'enlumineur: les éclairs, les coups de tonnerre se succédaient; la pluie crépitait contre les vitraux. Dès 4 heures, on n'y voyait plus; Alain s'assit dans un coin du foyer, dans une sensation délicieuse d'abri tiède, tandis que le vent hurlait au dehors. Vanna filait, sur le banc de bois où d'abord il l'avait vue; son fuseau allait, d'un mouvement uniforme et rapide; la toile la plus fine qu'elle sut ouvrir, devait servir à l'autel de Notre-Dame. Elle se mettait à l'oeuvre de tout son cœur.

— Ne pourriez-vous arrêter un peu? demandait Alain. Faut-il ainsi passer d'oeuvre à autre?

Elle hocha la tête: — Ma mère faisait ainsi, et nous sommes pauvres, répondait-elle.

Les heures coulaient, la pluie redoublait; pouvait-on ainsi renvoyer le page en pleine tourmente? Que dirait le roi en le voyant revenir plus mouillé que Monseigneur saint Christophe lorsqu'il sortait du torrent? Après quelques hésitations, consultant Vanna du regard, Sardello le pria de partager leur modeste repas, et comment Alain pouvait-il s'excuser devant l'exclamation joyeuse de Vanna:

— Pourriez-vous accepter si maigre chère, vous qui êtes nourri chez le roi?

Elle s'éclipse, sans attendre de réponse: il la vit revenir, suivie de sa vieille nourrice, leur unique servante, et simplement, comme chaque jour, elle l'aide. Il n'y avait pas de salle spéciale pour le repas; il n'y avait pas dans les pauvres demeures. On dressait alors une table au milieu de la pièce: Vanna la couvrit d'un napperon: Madame Isabelle, sœur du roi, qui aimait les choses nettes, lui enseignait ce raffinement, et même — luxe inouï! — une serviette de toile pour chaque convive.

Elle allait et venait, refaisant les gestes, les jolis gestes familiers de

chaque jour. Il y a tant de poésie en les humbles choses! L'habitude voile ce charme qui rend unique, au milieu d'une tendresse ardente, la douceur des jours. Alain se demandait s'il n'aimait pas mieux Vanna, servant gravement ses fruits dans la crainte naïve de lui paraître maladroit, s'il ne l'aimait pas mieux ainsi, humble maîtresse d'un humble foyer, que penchée sur ses manuscrits et sur ses peintures. Et l'espoir lui vint d'une vie où chaque jour il serait là assis auprès d'elle, dans une fête sans fin, recevant de ses mains le pain qu'il lui aurait bravement gagné, qu'ils auraient gagné ensemble.

— Seriez-vous pas poète mieux qu'enlumineur? dit Sardello en gaieté. Un tout jeune homme de ma Florence, Guido Calvacanti, demeure ainsi les yeux perdus, comme endormi; il est bon à faire des sonnets qu'apprennent les femmes.

— Se ne sais ce que je suis, dit Alain gaïement, mais vous verrez que je sais combattre mieux que chanter.

— Partirez-vous pour la guerre? jamais le royaume n'a été tant en paix.

Alain songea à temps que le secret de la Croisade n'était pas le sien. Sans répondre, il se leva vivement pour aider la jeune fille et sa vieille nourrice.

Pourquoi cette pâleur étrange de Vanna, et cet air subitement lassé, comme si, en elle, quelque chose s'éteignait? Pourquoi ne souriait-elle plus? Il eut la sensation d'une joie qui meurt, d'une heure qui ne reviendra pas... Le vent qui faisait rage au dehors semblait avoir pénétré dans la chambre close, soufflant sur la jeunesse, sur le rêve de la vie, sur l'amour. Pourquoi était-elle aussi pâle? Et sa grande joie se fondit, se dissipa au souffle de la rafale.

Chapitre XIV

...Bien qu'il fût quelque temps à Paris, Alain ne connaissait que par les dehors cet Hôtel-Dieu agrandi par la munificence du monarque. Il y arriva les yeux pleins de joie, plein du joli geste de Vanna, les bras levés, allant une à une les boules de cire... Il eut voulu la peindre ainsi en une miniature. Et le sourire des lèvres et des yeux lorsqu'elle s'était retournée vers lui! Ces yeux sombres s'éclairaient dans la joie comme si du soleil y passait. Il semblait...

Alain s'arrêta court devant la porte de service, rue du Marché-Pallu, au milieu d'un groupe de pauvres; et, "qui eût connu leur histoire eût connu tous les genres de douleurs", dit une vieille chronique. Les religieuses Augustines les recevaient, secondées par les filles blanches, toutes jeunes et toutes blanches, en effet; le Frère qui attendait Alain, habillé de toile d'azur, d'une aumusse de drap de brunette fourré d'agneau (pèlerine à capuchon) complétait le côté pittoresque des abords. L'Hôtel-Dieu était ouvert à tous: tous y entraient "qui portaient harnais de misère", et Dieu sait s'ils étaient nombreux! Bien qu'habitué aux grandes salles de son abbaye ou du palais, Alain s'étonna devant la "salle neuve", nouvellement bâtie par le roi: 50 mètres de long sur 12 de large et autant de haut; une double nef; des vitraux aux fenêtres géminées, tout contribuait à donner à l'hospice un air d'église. Alain s'arrêta sur le seuil. Tant de joie en lui, tant de douceur, tant de rêve lui pesait en ce moment devant les angosses et les douleurs de ses frères les pauvres! Il avait devant eux la timidité et la gêne de ceux qui les approchent rarement. Il ne savait pas leur parler. A peine osait-il jeter les yeux sur les quatre-vingts lits nets et blancs — les Soeurs qui s'épuisaient à laver huit à neuf cents draps par semaine savaient à quel prix — "chaque lit soigneusement garni d'un pauvre, et même de deux", et même de trois, aux jours de presse. Les temps étaient durs et la place rare.

Cet hôpital bâtie pour cinq cents malades en abritait parfois quinze cents. Tel bourgeois faisait une fondation, pour treize pauvres, "de sept lits où ils seront de deux en deux comme apôtres, et le treizième, seul en sa couche, pour représenter Jésus-Christ." Or, je ne sais si cette place de Jésus-Christ était la plus enviée. On nous dit pertinemment que "chaque gric ma'ade se tenait à part soi en un lit".

On groupait les autres par maladies de même sorte et benignes; ils se consolait ensemble. Car, sans aller jusqu'aux misérables des hospices, qui prenaient ce qu'ils trouvaient, d'innombrables miniatures, des tableaux, des vitraux — ceux de Triel, par exemple — nous peignent, trois ou quatre pèlerins couchés ensemble, sans avoir l'air de se connaître ou de se gêner l'un l'autre. Curieux temps! Cela n'offusquait personne, même en un vitrail, il y a sept cents ans.

— Vous arrivez à droite heure, dit le Frère, prenant en pitié l'embarras du page. Vous plairait-il pas servir les pauvres? Lisez la devise, peinte au mur: "Honnez-les si comme seigneurs; servez à eux si comme à Dieu." Le roi demeurera céans jusqu'après le repas.

Alain accepta avec empressement. Il fit un grand signe de croix. Et comme il savait que Dieu ne veut pour ses pauvres qu'un service d'amour, il essaya de ne penser qu'à eux, d'oublier les yeux sombres où de la lumière passait...

Au son de la cloche, il revêtit la "housette de peau" qu'on lui tendait il prit la première écuelle. Chaque pauvres, les mains lavées, disposait devant lui, sur une planchette, le godet et la cuillère de bois. Bien des chrétiens charitables les aidaient. Les hôtes de passage regardaient comme un honneur de les servir; les seigneurs et les dames, les clec, les bourgeois venaient, suivant leur dévotion ou suivant leur loisir. Alain chercha vainement le roi du regard; et, emporté par le courant, il fit comme les autres, timidement d'abord, puis avec joie.

Ce jour là, un jeudi, l'un des quatre jours où l'on servait de la viande, la Soeur déposa prestement dans son écuelle une part "d'agneau de brebis" — étrange agneau! — bien accompagné de pois, et du pain à volonté. Le roi ajoutait quelque chose à chaque visite, des tartes au miel; cette fois. Malgré tout, la chère eût été médiocre sans la charité inépuisable de tous. Cette charité toute spontanée, toute personnelle, officielle aussi, mais basée sur le seul amour de Dieu, ne manquait jamais à la vieille maison. Pas de testament où elle ne fût nommée; le châtelet y envoyait en partie ses amendes; les confesseurs, les restitutions tardives; les hommes du guet, les "poissons forfets", les poules perdues, les porcelets errants. Mais, malgré ces ressources, et les ressources plus claires des maisons et des champs, propriété de l'Hôtel-Dieu, on devait compter au jour le jour sur la Providence. Elle ne faillait pas. Les dons abondaient, et quels dons! Et pour quelles raisons! Les chroniques en marquent de toutes sortes. Tel avare qu'on "anhuillait" ordonnait avec un soupir une aumône de quatre solz; tel gros boucher, à la fête du Lendit, expédiait cent pieds de pores, pour accroître la pitance; telle commère, prise de repentir pour tant de fausses mesures, donnait de sa boutique, à l'insu de son homme, des aunes de belle toile; et ce procureur inquiet, la conscience lourde, ne s'avisait-il pas "d'un don de petits bancs, pour la commodité des seigneurs malades?"

Les corporations s'en mêlaient: mires baillant leurs poudres fines; épiciers, leurs drogues. Les pieux couvreurs, mystiques, eux, faisaient chanter chaque dimanche une Messe à notes: mais, convenons-en, nul n'égalait les orfèvres. Le jour de Pâques leur était réservé. Dès le "jeudi absolu", les uns comptaient les malades, les autres allaient chez le boucher: ils jetaient un regard scrutateur sur un troupeau de veaux qu'ils dépeçaient soigneusement par la pensée, en autant de parts qu'il y avait de pauvres; et Pâques venu, outre ce veau rôti, c'étaient des potages, des fricassés, des oeufs, des crâquelins, un agnel d'argent à chaque pauvre.

Là comme partout, le bœni roi Loys les dépassait tous, les entraînait tous dans sa folie de charité. Outre les innombrables pauvres qu'il nourrissait chaque jour, outre son argent, sa paille, son bois, il donnait, suivant l'époque, les gaufres de la Typhaine ou, par lettres patentes, les 68,000 harengs de Carême-prenant. Il donnait avant tout sa présence, ses consolations, son humble et fervent amour. Mais où donc était-il, ce soir?

Les Soeurs allaient ça et là, servant le vin, portant le pain, tandis que, dans leur bizarre surcot bleu, les Frères promenaient de place en place les lourds chariots de fonte où des charbons brûlaient. Les Filles blanches, penchées vers les plus malades dont on entendait parfois les plaintes à travers les baies ouvertes de l'infirmerie, s'ingéniaient à combler leurs moindres désirs; toutes les délicatesses étaient pour eux: "Poussins, oisons,

coulis de chair, brouets à humer" et même — mais pour les outrageusement malades — le luxe des "raisins cabatz". Pauvres désirs de malheureux que l'on essayait de satisfaire avec un fraternel amour, une fois — au moins une fois! — avant la mort.

Le repas était fini. Les grandes lampes s'allumèrent. A genoux, au milieu de la salle. Marie, la dame pieuse, récitait les litanies rapportées de Terre Sainte et des établissements des grands hospitaliers:

— Seignors malades, priez pour la paix; que Dieu nous la mande du ciel en terre;

— Seignors malades, pour vous mêmes et pour tous malades qui sont parmi le monde;

— Christianne gent...

Mais où donc était le roi? Alain, ému, allait de salle en salle à la recherche de son maître, souriant maintenant, disant un mot simple et bon à ceux que sa jeunesse égayait. Tout au bout de la grande infirmerie, le page entrevit enfin le surcot fleurdelisé: près d'un mourant, le Saint était à genoux, la tête découverte. Alain, instinctivement, s'agenouilla aussi à quelque distance; il attendit.

De l'autre côté de la "couche à anhuiller", près de laquelle se tenait le roi, un paquet de haillons — la femme du mourant — était assoupie. On les avait recueillis tous les deux, aux premières heures, sous la bise coupante: lui se mourait; elle, elle ne parlait ni ne pleurait. Les Soeurs la croyaient "innocente". Elle refaisait depuis le matin toujours le même geste, remontant vers son homme, chaque fois qu'il remuait, l'épaisse couverture, comme si, après tant de frissons, après tant de misères, elle eût voulu le pénétrer encore plus de la chaleur bienfaisante. Ah! les affreuses nuits sous la bise! Leur horreur revenait dans ce geste de démentel...

Ils avaient eu leur heure du soleil, pourtant: les premières années du ménage heureux qui peine dur, mais où l'on s'aime. Seulement, avec l'âge, trop d'abandon, trop de faiblesse. Après la première maladie, les dettes étaient venues, et la prison pour dettes: grabats, outils, hardes, on leur avait tout pris, jusqu'à ce qu'ils vinssent tomber, véritables loques humaines, contre cette porte d'hôpital.

A genoux, le roi leur parlait à voix basse des peines qui finissent et des joies qui ne finissent plus. L'homme l'écoutait avec une sorte de béatitude; la femme refaisait toujours son geste machinal, laissant quelquefois sa vieille main sur la tête chenue, sans aucune marque d'émotion. La Fille blanche à côté d'elle répétait en vain: "C'est le roi! Mais c'est le roi!" En vain le bon sire demandait qu'on la gardât "parce qu'il se chargeait d'elle". Elle ne donnait nul signe de gratitude: comme si les paroles douces avaient trop de déserts à traverser pour arriver jusqu'à son âme.

La prière commune continuait: — Christianne gent! Priez pour que notre Sire Jésus-Christ, cette santé leur donne, qui sait que besoin leur est au corps et à l'âme...

Mais la pauvresse ne joignait pas les mains, ces mains trop lasses sans doute de s'être tendues dans un geste éternel de misère...

La tête du mourant allait et venait sur l'oreiller, sans force. Le roi passa son bras sous la tête douloureuse; il parlait bas, de cette voix profonde qui endormait toute souffrance!

— Notre-Seigneur vous vient chercher. Apaisez-vous. Je ne vous remettraï qu'à lui, disait-il.

Et, comme si ce n'était pas assez, comme pour faire oublier qu'il était le roi — c'est-à-dire, pour ces misérables, celui qui n'a jamais faim, celui qui n'a jamais froid, celui qu'on croit heureux! — pour se montrer leur frère, il se pencha encore plus bas vers le mourant et l'embrassa.

La femme alors entr'ouvrit ses yeux vagues. Une lueur y passa comme un étonnement, comme une douceur fugitive. Et, laissant tomber son vieux visage sur la main du roi, elle y appuya sauvagement ses lèvres, elle y appuya ses yeux où les larmes tarries revenaient.

Chapitre XV

On ne voit plus céans, disait Ghislaine. Madame la reine s'est plainte de vous. Mais vous est-il arrivé quelque fortune, que vous ayez l'air si heureux?

— Ai-je vraiment l'air si heureux? demanda le page, embarrassé.

Tous les deux se tenaient dans l'embrasure d'une des fenêtres de la grande salle du palais. Lui feuilletait le conte d'Elaine, où il cherchait la miniature de Sardello, en affectant des airs distraits. Il voulait se rendre compte si vraiment Vanna était "toute pareille" à cette Elaine morte d'amour. Ghislaine assemblait les frileuses petites

roses dont elle allait se parer. — Si heureux! reprit-elle avec insistance. Aurez-vous vu votre abbaye en songe?

Un étonnement doux passa sur le visage d'Alain. D'autres songes, moins mystiques, battaient des ailes autour de lui. Pourtant, il répondit:

— Je n'ai pas besoin de dormir pour la voir, Dame, car elle m'est bien présente.

— Comme elle doit être effrayante par ces tempêtes, poursuivit pensivement Ghislaine, regardant tomber la pluie au dehors. Je n'ai pas vu la mer, autant dire que je n'ai rien vu. Mais ceux qui sont allés en pèlerinage au mont Tombe nous en ont fait de beaux contes, et aussi les croisés que la tempête assaillait, balayant le pont des navires, mettant les bons chrétiens en péril de mort. M'eussiez-vous pas bien défendue alors? demanda-t-elle avec sa grâce hautaine.

— Alors et toujours. Dame, répondit courtoisement Alain. Mais défend-on contre la mer? Elle vous saisit, elle vous emporte comme le vent fait des feuilles de roses que vous tenez en vos mains. J'ri vu cela au Mont, en un jour tel que celui-ci. Les vagues arrivaient de la mer grise, aussi hautes que les remparts; elles se creusaient; on eût dit qu'elles se ramassaient sur elles-mêmes avant de bondir. Elles s'abattaient, elles s'écroutaient avec des appels et des plaintes. Une femme cueillait du goémon sur la grève, cette Aliette que la mer emporta...

Il s'arrêta. En cet instant, comme parle le poète, il écoutait en lui la clameur infinie, passionnée de la mer. Il entendait ce que lui disait sa chanson éternelle. Ses paupières se fermaient à demi. Il sourit vaguement,

oubliant son histoire, oubliant Ghislaine.

Surprise de son silence, elle le regarda, et en le regardant, elle cessa d'arranger ses roses. Elle était trop femme pour ne pas sentir que ce qui l'absorbait ainsi dans cette douceur d'extase, ce n'était pas la mer sauvage. La pluie crépitait contre les vitraux, le vent passait dans les grands corridors en longues plaintes; peut-être, aussi, quelque chose de léger, de fugitif comme un rêve de tendresse, passa alors et mourut. Mais personne ne le sut jamais. Et ce fut la tête haute et de son ton de reine que Ghislaine dit enfin:

— Si j'étais la femme que vous aimez, je vous commanderais de songer à moi plus discrètement, sans vous perdre ainsi en sourires, lorsque vous devriez mener grand deuil de ces histoires de trépassés.

— Dame... murmura Alain, interdit. Elle eut un rire léger.

— Contez lui cela un jour de peine, dit-elle.

La reine entraît avec la troupe joyeuse de ses filles. Elle jeta un regard amusé dans la large embrasure, sur le groupe charmant d'Alain et de Ghislaine. Quoi! Cet oiseau sauvage s'apprivoisait-il? A voir la jeune fille se détacher ainsi sur le vitrail, dans son étroit surcot de vair, un fleur encor entre les doigts, et ce page blond assis à ses pieds, on eût songé à quelque joli début de poème. Gensende, étourdiment, s'y trompa: un fioncement de sourcils de Ghislaine arrêta une chanson sur ses lèvres. Bertrade, plus avertie, glissa aux oreilles d'Arlette:

— Que te disais-je qu'il ne chassait pas en nos terres? Regardez l'avec cette Ghislaine, aussi enchanteresse pourtant que Morgane la fée. Il est en liesse de s'échapper d'elle. Il a l'air d'un faucon qu'on décille.

(A suivre)

Si vous avez besoin d'en-têtes de lettres ou de comptes, d'enveloppes, de circulaires, envoyez votre commande à la "Croix". Elle sera remplie à votre satisfaction.

Pharmacies Modèles Goyer
184-186 STE-CATHERINE EST
TEL. EST 4940-4275
700 STE-CATHERINE EST
TEL. EST 3268-4098
MONTREAL
Nous développons, imprimons et agrandissons pour amateurs

Assortiment complet de Chapeaux, Casquettes



Chapeaux rebloques
teints et remodelés pour Dames et Messieurs
OUVRAGE GARANTI
PRIX MODÉRÉS
J. E. SEVIGNY
47 MONT-ROYAL EST BELAIR 1697

Deux avantages

En confiant à la "Croix" l'exécution de vos travaux d'imprimerie, vous paierez, pour un travail bien fait, meilleur marché qu'ailleurs et vous encouragerez, en même temps, une oeuvre catholique et patriotique.

Tout Canadien français intelligent appréciera ces deux avantages

Toute commande par la poste ou par le téléphone sera remplie tout comme si on venait en personne à nos bureaux nous la donner.

La "CROIX",
222 NOTRE-DAME EST
Tél. Main 0717 MONTREAL

La Révolution Juive

A VIENNE

A Vienne, une nouvelle révolution s'est déclenchée, la plus sanglante depuis 1848, au dire de Mgr Scipel. La faute en est un peu à l'ancien régime et beaucoup au traité de paix.

Sous l'empire, à plusieurs reprises, on entrevit le péril juif. Des mesures restrictives furent votées, mais pas assez énergiques. Les Israélites montèrent lentement, mais ils montèrent.

Le traité de Versailles (traité juif, s'il en fut) façonna l'Autriche sur les plans d'Israël. Vienne avec ses 2,000,000 d'habitants devint la capitale du nouvel Etat peuplé de 6,000,000. De ce déséquilibre devait résulter le socialisme des Viennois, et il résulta. Les Juifs, maîtres de la cité, le cultivèrent avec soin.

A Vienne, comme dans toutes les grandes villes d'Europe, sévit la crise du logement. Pour y remédier on s'avisait de caser, pour un loyer insignifiant, des familles dans des maisons déclarées trop vastes pour leurs propriétaires. De plus, le bourgeois (c'est la classe taillable et corvéable) dut payer une taxe dite «impôt du logis». Avec le fruit de ces cotisations la ville construisit d'immenses immeubles. Mais pour y nicher il faut payer des cotisations au parti socialiste, obéir aux chefs, lire les journaux juifs. (Est-ce là une influence indue, Socius!) Dans ces journaux l'ouvrier lit que le retour au pouvoir du gouvernement Scipel mettra fin à la «politique des logis». Et le petit truc ne manque jamais.

Le peuple excité, il ne restait plus qu'à le faire battre, ce que les Juifs n'oublièrent pas. (Le Talmud ne leur enseigne-t-il pas que les chrétiens sont des chiens dont il faut se débarrasser.)

Donc en janvier dernier dans une rixe survenue sur les frontières de la Hongrie entre nationalistes et socialistes, ceux-ci perdirent un enfant et un mutilé. Trois nationalistes furent arrêtés.

Tout le procès durant, la presse juive monta les esprits. Le jeudi, 14 juillet, les 3 inculpés furent élargis; le tribunal prétendit qu'en cas de légitime défense on a le droit même de tuer un socialiste.

La nouvelle à peine répandue, le peuple forma des rassemblements. Les Juifs ne manquèrent pas l'occasion: ils harangèrent le peuple, assure M. Delattre, dans la *Croix*, de Paris.

De plus sur 23 personnes arrêtées aux bureaux du «Rote Fahne», journal révolutionnaire, la majorité était juive.

La plupart des quartiers de Vienne ont eu à souffrir de l'émeute; aucun quartier juif n'a été touché.

x x x

Les socialistes, troupeau mené par les Juifs, marchèrent à la bataille et à l'incendie. Quelques édifices du gouvernement et tous ceux des journaux aryens furent incendiés; pas un bureau de journal socialiste n'eut été endommagé.

D'ailleurs leurs copains français l'avouent eux-mêmes. Marcel Cochin, ce député communiste en pension à la prison d'Etat, disait quelques jours après le rétablissement de la paix: «Les socialistes viennois pouvaient et devaient mener à la victoire, au pouvoir, la classe ouvrière d'un élan magnifique.»

Mais pour donner le cachet tout-à-fait juif à l'affaire, il fallut l'intervention étrangère, elle ne manqua pas.

Depuis longtemps, la IIIe Internationale juive avait établi à Vienne un service de propagande.

Sur le corps d'un certain Ingust,

Les funérailles de Mme Tardivel

Elles eurent lieu le 1er août à Notre-Dame du Chemin de Québec.

Lévee du corps à la résidence de M. C.-J. Magnan, son gendre.

Le Rév. Père Bourque, O. P. prêtre officiant, le Rév. Père V. Gravel, S. J. comme diacre, et M. l'abbé J. Lamontagne, comme sous-diacre, célébrèrent le service.

Au chœur: Mgr L.-A. Paquet, P. A., vicaire général; Mgr Th.-G. Rouleau, P. A., Principal de l'École normale Laval; R. P. Calmein, supérieur du Patronage Saint-Vincent de Paul; R. P. Ruhlmann, S. J., M. l'abbé J.-B. Derome, M. l'abbé P.-A. Bégin, M. l'abbé J. Benoit.

Conduisait le deuil: M. Paul Tardivel, son fils; MM. C.-J. Magnan, Joseph Bégin, Henri Bazin, ses gendres; MM. Claude Tardivel, Jules Bazin, Jacques Bazin, André Bazin, Maurice Bazin,

ses petits-fils; M. Jean Gagnon, son arrière-petit-fils; MM. Jean-Charles et Pierre-Paul Magnan, Eugène L'Heureux et Alphonse Magnan.

Assistance nombreuse; entre autres: M. C.-F. Delage, surintendant de l'Instruction publique, M. le juge A. Lachance, M. Alph. Lessard, directeur du département de l'hygiène, M. O. Morin, sous ministre du département des affaires municipales, M. T. Verret, président général de la Société Saint-Jean Baptiste de Québec, M. L.-A. Demers, c. r., ex-bâtonnier, M. Th. Béland, M. H.-D. Barry, M. J.-P. Bazin, M. le Dr. L. Derome, MM. Aph. Gagnon, J.-S. Matte, Th. Barry, Nap. Brisebois, N. Tremblay, Jos. Côté, J.-A. Genest, Ant. Lesage, J.-B. Lemieux, E. Lemieux, Ed. Richard, M. Déry, V. Cantin, G.-A. Reinhardt, L. Drummond, H. L'Heureux, L.-A. Moisan, L.-H. Vallée, P. Cusson, G. Pratte, O. Nolin, L. Lesage, P. Grenier, P. Pouliot, Jos. Paquet, Ed. Cloutier, P. Savard, etc.

Choses et Autres

Philosémitisme catholique

La *Revue internationale des sociétés secrètes*, de Paris, dont Mgr Jouin est le directeur, relate les faits suivants:

La revue polonaise *Pro Christo* publie dans son no 1, 3e année, un long et curieux article sur la question de la conversion des juifs.

L'auteur, qui signe A. Dobrowolski, note tout d'abord l'étrange connexion qu'on retrouve aujourd'hui entre les deux articles de tout propagande de rapprochement entre Israël et Polonais, Français ou catholiques de n'importe quel pays: 1° Renoncement de notre part à toute formule de défense sociale ou nationale; 2° Concession aux Juifs d'un triple privilège dans l'Etat, à la fois comme citoyens égaux en droits aux autochtones, membres

d'une minorité ethnique protégée par les Traités et enfin ressortissants d'un Pouvoir extérieur déjà constitué et aspirant à devenir territorial, que représentent à Genève diverses commissions. Ce qui se résume en un double mot d'ordre: l'abolition progressive de tout patriotisme chez les Gentils et l'exaltation parallèle de l'impérialisme de la Race supérieure, du Peuple élu.

L'auteur cite ensuite ou résume fort exactement les raisons et les textes invoqués par la R.I.S.S. à l'encontre des prétentions judaïques. Mais une singulière «Note de la Rédaction» marque, pour finir, la persistance, jusque dans ces milieux amis, de préjugés indéracinables en faveur du mythe récemment renouvelé par les «Amis d'Israël». Il s'agit toujours de la fameuse prophétie de Saint Paul: *Feliquiae saluae fient*, présentée comme preuve d'une conversion générale des Juifs

à une époque qu'on croit pouvoir aujourd'hui fixer comme prochaine, avant la «fin des temps».

Ne revenons pas ici sur la question: elle est décidée, personne n'ayant opposé sur ce point, à nos éclaircissements, une donnée sérieuse. C'est un des innombrables contresens scripturaires qui, passés en proverbes, emcombrent presque toutes les controverses: mais il est doublement fâcheux que celui-ci, abusant des généreuses illusions de la charité chrétienne, serve en plus de prétexte à tant de propagandes ennemies contre les derniers défenseurs de la Cité catholique.

x x x

La situation en Roumanie

L'*Univers israélite* du 11 mars intitule son article de tête: *Les démentis du Général Averesco*, et il ne veut pas écrire: «Le général Averesco ment», parce qu'il s'agit d'un vieillard chargé de travaux et d'infirmités, et que la loi juive est formelle: on doit respecter les vieillards. Mais voyons les sentiments «respectueux» de l'auteur, à l'égard de l'illustre homme d'Etat.

«Devant tant de bassesse et tant de lâcheté, conclut-il après un long et furieux réquisitoire, on ne s'indigne plus: on a seulement le cœur soulevé d'un immense dégoût».

Jugez un peu de ce qui se serait produit si la loi juive n'obligeait pas ce journaliste au respect!

Et qu'a donc fait l'abominable général Averesco pour avoir mérité d'encourir tant d'invectives? Une campagne mondiale se poursuit depuis plusieurs années grâce à la puissante organisation d'agences et de journaux juifs (parallèle à l'organisation financière internationale et aux trusts de l'affichage, de la publicité, de la mode, du théâtre, etc...) qui fait à travers le monde la force prépondérante d'Israël. Réseau de fils visibles et invisibles qui enserrme l'univers. Il s'agit d'apitoyer les deux hémisphères, et tout spécialement la naïve Amérique, sur le sort de quelques nomades égarés aux frontières de la Roumanie et de quelques écumiers compromis à l'intérieur dans les spéculations les plus audacieuses.

Le complot, les exagérations, les dommages causés aux intérêts du pays sont patents. Aussi le général Averesco s'est permis de mettre, assez faiblement d'ailleurs, les choses au point, par un communiqué prudent, politique, quasi diplomatique, en vue d'éclairer l'opinion aux Etats-Unis. Or, malgré tant de précautions presque de prévenances, à l'égard d'Israël, voici le général anathème!

Ce n'était vraiment pas la peine de se montrer si... poli.

La franc-maçonnerie au Portugal

Au sujet de la dernière révolution au Portugal, le *Patriot* anglais a reçu, d'un correspondant particulier de Lisbonne, des détails circonstanciés, qu'il a publiés dans son numéro du 17 mars, et dont nous citerons seulement ce passage relatif au rôle de la F. M.:

«Les Maçons et autres sociétés secrètes ont toujours compté des agents parmi les dirigeants des partis politiques, et il est probable que des réfugiés portugais à Paris ont exercé quelque influence sur les événements, par des intermédiaires maçonniques. Les Maçons choisissent des agents actifs, et ceux-ci organisent des groupes secrets, prêts à toutes sortes d'actes de violence. Les Carbonari, en tant qu'agents politiques secrets, et d'autres groupes sont des créatures des Maçons et ont enrôlé beaucoup d'officiers. Des bandes armées furent organisées, qui parcoururent les rues de Lisbonne, avant que le combat principal s'engageât... Les Bolchevistes russes ont presque certainement aussi joué un rôle dans les événements, par l'intermédiaire de la Confédération générale du Travail.»

Dans chaque numéro de la «Croix» il y a des articles substantiels qui font connaître les Juifs tels qu'ils sont.

Un ancien lecteur de la «Croix» nous envoie la communication suivante :

«Monsieur le Directeur,

«La «Croix» est un drapeau et un drapeau glorieux; glorieux par les victoires qu'il a remportées, glorieux surtout par celles qu'il nous annonce.

«Deux dangers très graves menacent les Canadiens français: leur assimilation par les anglo-saxons et l'invasion des Juifs.

«La «Croix» s'est mise courageusement à la tête de la résistance.

«Elle avance sans tenir compte des forces qui sont en face d'elle.

«Elle avance sans regarder, en arrière, la foule des pusillanimes qui tremblent.

«Monsieur le Directeur, ceux qui vous suivent ne sont pas le grand nombre, mais ils ont pour eux la vaillance. Et vous pouvez compter sur eux.

«Le peuple s'intéresse à cette bataille. Il n'y prend pas encore une part active. Mais attendez! Il observe, il s'émeut. Et le jour n'est pas éloigné où il se lèvera pour suivre la «Croix» d'un pas ferme.

Votre etc.,

M. T.»

Pour obtenir ce résultat nous avons encore beaucoup à faire. Nous ne nous faisons pas illusion sur ce point.

Mais, comme notre tâche serait plus facile, si un plus grand nombre des nôtres y apportaient leur concours!

On se désintéresse trop de l'avenir de notre race. Pourtant, notre influence, dans tout le Canada, diminue chaque jour. Les Juifs et les Anglais, au contraire, nous supplantent partout.

Pour éviter un désastre irréparable, il faut réagir plus énergiquement encore.

employé à la légation des soviets, et tiré dans le balayage des rues par la police, on a trouvé des papiers montrant que les soviets avaient un rôle dans le mouvement révolutionnaire.

De nombreux étrangers apparurent au temps des désordres.

Dès la nouvelle de l'incendie du palais de justice, la Russie offrit via Berlin des secours illimités aux révolutionnaires.

Le soir du même jour on surprit une quarantaine de communistes en délibération dont une vingtaine d'étrangers.

Le député communiste allemand Picq a été découvert avec tout un plan de révolution qui devait s'accomplir grâce aux événements courants.

• • •

L'Autriche doit son salut à la poi-

gne de Mgr Scipel. Mais on a fait des victimes et des dommages. Vaut-il attendre une répétition de la même scène dans notre province pour passer de se demander si la question juive se pose et pour commencer à y voir?

Paul Etienne

Les transfuges et la maçonnerie

La *Revue Internationale des Sociétés Secrètes* nous rapporte que M. Oswald Wirth, dans le *Symboliste* de mai 1927, préconise la création, aux Etats-Unis, d'un fonds de secours en faveur des prêtres catholiques apostats, nombreux, dit-il, parce que, d'une part, les préoccupations précurieuses de la hiérarchie ont dégoûté les uns du sacerdoce, et que, d'autre part, les difficultés de l'apostolat, en certaines régions, rebu-

tent les autres: «A moins d'être un saint, le découragement est fatal». — L'aveu, comme on voit, est sans artifice. Il ne s'agit pas de prêtres ayant une vocation d'ascètes! Mais où M. Oswald Wirth a-t-il pris que ces défections étaient nombreuses en Amérique, en dehors de *The Builder*, organe maçonnique jaloux des lauriers de l'*Exode*? Où prend-il que «le problème se pose en France» dans les mêmes termes? Qui l'autorise à écrire avec une sournoise modération: «Loin de nous toute oeuvre de haine, inspirée des rancunes soulevées dans nos rangs par l'attitude de l'Eglise à notre égard. Ne cherchons pas à lui soustraire ses prêtres, qui, étant plus instruits que la masse des catholiques, nous sont souvent moins hostiles que celle-ci... Le vieil anticléricalisme mangeur de prêtres a vécu... Sous la calotte suspecte nous risquons de rencontrer des cerveaux mieux préparés que d'autres, à nous bien comprendre». — Voilà, en deux mots, le développement de la manœuvre nouvelle que vient de déclencher, sur

mot d'ordre, contre l'Eglise, la Maçonnerie: faire croire, d'une part, aux catholiques, que le clergé se rapproche plus ou moins des Loges, et, d'autre part, qu'il faut conseiller aux transfuges qui se présenteraient par hasard, de rester à l'intérieur de la Cité catholique, pour y travailler plus aisément que du dehors à la défection générale.

Les soviets fomentent partout la guerre civile

Après avoir fomenté la guerre civile à Vienne, les soviets de Moscou travaillent à soulever la Hongrie.

La police a découvert, à Budapest, dans le logement d'un garçon boulangier, une imprimerie secrète communiste où l'on composait des brochures incitant les moissonneurs à faire grève et faisant de la propagande en faveur des soviets.